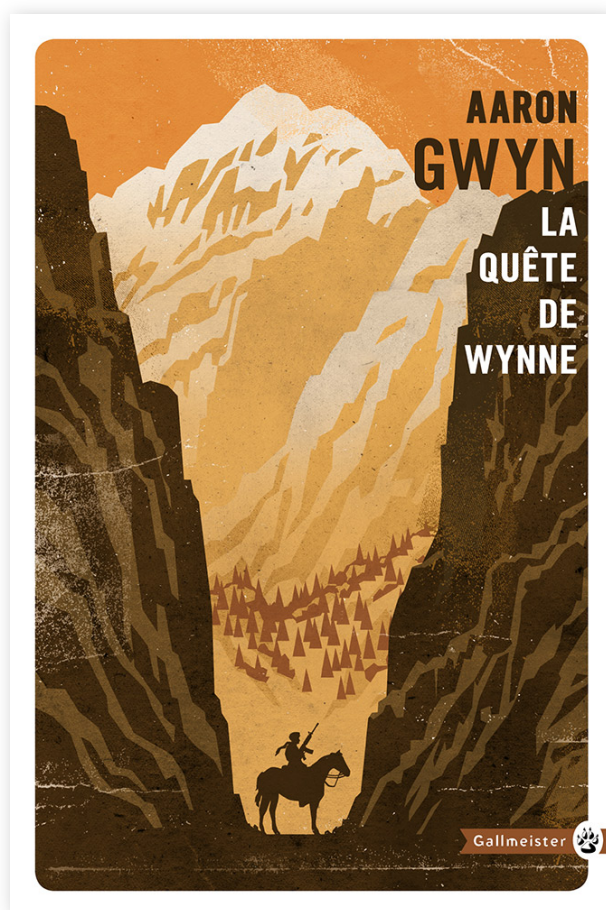




La Quête de Wynne

Aaron Gwyn



DOSSIER DE PRESSE

CONTACT ET INFORMATION

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris
Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr

LiRE:

23 avril 2017

SPÉCIAL POCHE

Au rayon des nouveautés


AARON GWYN LA SAUVAGERIE DES HOMMES

La première scène est magistrale. Russell, envoyé sur le front irakien, aperçoit un cheval solitaire pris entre les hommes de sa section et des insurgés. Tandis que les projectiles claquent, le garçon vient au secours de la bête et la sauve d'une mort certaine. L'image, filmée par des reporters, fait le tour du monde et intéresse particulièrement un certain Wynne. Ce chef de commando légendaire voit en Russell l'homme qu'il lui faut pour dresser des chevaux sauvages et transformer sa troupe en excellents cavaliers. Le tout dans une zone tenue par des talibans.

A travers *La Quête de Wynne*, l'auteur parle de combats en Irak et en Afghanistan, mais n'en fait pas un récit de guerre. Il y a des hommes, une femme et des chevauchées, mais il ne s'agit pas d'un western pour autant. Ce roman noir est une épopée contemporaine, une histoire de dressage équestre qui penche tantôt vers le John Ford de *La Poursuite infernale*, tantôt vers le Francis Ford Coppola d'*Apocalypse Now*. Cette œuvre poignante et magistrale est une tragédie pêtée d'amour et de chao, d'idéalisme et de fureur où les hommes passent de la bravoure à la folie en un rien de temps. Une poursuite héroïque portée par une belle écriture à l'os.

Christine Femiott



*** *La Quête de Wynne* (Wynne's War) par Aaron Gwyn, traduit de l'anglais (États-Unis) par François Happe, 320 p., Gallmeister, « Totom », 6,50 €

M. JOURDAIN - L. TROPEAULT

L'Ouest américain du XIX^e siècle n'est plus le seul cadre propice au western. De fusillades en cavalcades, trois romans récents lui font ainsi franchir allègrement époques, continents... et barrières morales

Westerns sans frontières

MACHA SÉRY

Les attrait du western sont si puissants qu'on en oublie sa genèse. Sinon comment expliquer que ce genre qui se confond avec l'histoire des États-Unis, mieux, qui fusionne avec leur mythologie, ainsi que l'a soutenu, en 1992, l'historien des civilisations Richard Slotkin dans sa trilogie sur l'Ouest américain (*Regeneration Through Violence, The Fatal Environment, Gun-fighter Nation*, 1973-1998, non traduits), soit paradoxalement si plastique, si hybride et transnational, comme le démontrent, en cette rentrée, trois romans : *La Quête de Wynne, Hiver rouge*, ainsi que *Le Pape, le Kid et l'Iroquois* ?

Dissemblables par leur ton, leur décor et même l'époque dans laquelle s'ancrent leurs intrigues, les romans d'Aaron

La notion de frontière, si cruciale hier encore, n'est, ici, plus simplement brouillée : elle est quasi effacée, réduite à une ligne ténue

Gwyn, de Dan Smith et... d'Anonyme, n'ont a priori rien en commun. Le premier se situe en Afghanistan en 2004 ; le deuxième prend place en Ukraine à l'ère bolchevique ; le troisième est situé aux États-Unis, dans une période non datée, dépourvue de tout contexte politique, probablement futuriste, quoiqu'elle brasse diverses références, de Mozart à *Grease*. Donc, respectivement, une magnifique tragédie sur le mode conradien du *Cœur des ténèbres*, un thriller glacial sur la Terreur rouge et une comédie pince-sans-rire ; mélancolique, barbare et grotesque.

Contrairement aux westerns d'antan, aucun des trois ne met en scène ce moment charnière où à un ordre ancien va succéder un monde nouveau, et une technologie à la suivante (le chemin de fer, le téléphone, l'automobile). Et, qu'elle soit de nature géographique ou morale, qu'elle prenne la forme d'une guerre contre les Indiens ou d'une lutte entre le Bien et le Mal, la notion de frontière, si cruciale hier encore, n'est, ici, plus simplement brouillée : elle est quasi effacée, réduite à une ligne si ténue que le récit maintient toujours une certaine ambiguïté. Le lecteur ignore s'il doit prendre

parti, et pour quel personnage. Exception faite du caporal Elie Russel dans *La Quête de Wynne*, le troisième roman de l'Américain Aaron Gwyn et son premier traduit en France. Parce qu'il aime les bé-

tes et que celles-ci le comprennent. Pareil homme est lié à quelque chose de foncièrement plus profond que des valeurs morales sujettes à fluctuation. L'homme-nature apparaît étranger aux

préoccupations des Bérêts verts, indifférent à ce qui se joue dans les grottes d'Afghanistan, comme il l'était en Irak lors d'une précédente mission. Quel soldat sain d'esprit serait prêt, en effet, à sa-

crifier sa vie pour sauver un canasson pris dans un échange de tirs ? Lui murmure à l'oreille des chevaux, il les dompte en vue d'un raid contre des talibans, autre version des cowboys contre les Indiens.

Dans *Le Pape, le Kid et l'Iroquois*, western spaghetti, aucun gentil, nul innocent dans la ligne de tir : deux bandes de psychopathes se croisent, se torturent, se tuent les uns les autres. Soit une dizaine de criminels lourdement armés, déguisés en stéréotypes culturels. Ceux-ci leur ont donné leur surnom et, c'est selon, leur titre de gloire ou d'effroi : Rodéo Rex, Frankenstein, Elvis, enfin Bourbon Kid et l'Iroquois, apparus séparément dans les précédents romans de cet écrivain britannique qui se dissimule sous le pseudo d'Anonyme. C'est à la fois potache et génial. Il y a des tueurs en série, des savants fous, des abrutis, des haut gradés corrompus, des zombies, un humain qui résiste aux balles, des amoureux qui se promènent au clair de lune.

Sans foi ni loi, ni dessus ni dessous

Lee et Pato, deux amis fort dissemblables, l'un grand et maigre, l'autre petit et gros, se rendent à Booming pour retrouver la femme du second, enlevée par Kid Padoon, chef d'une bande qui fait régner la terreur. À leur arrivée, ils découvrent des habitants pétrifiés. Ils sont tous immobiles, leurs gestes arrêtés et les balles échangées devant le saloon flot-tent dans l'air. Quelque temps plus tard, elles retournent dans le canon des revolvers et les horloges reculent... Entre saloon et tripot, les deux compères vont

courir de multiples dangers tant le shérif est corrompu, les criminels, maîtres de ce village perdu, et la logique commune, sens dessus dessous. À plusieurs reprises, ce récit bifurque, revient en arrière ou opère un bond en avant. Les hommes sont figés et se réveillent. Ils meurent et ressuscitent. Après la fable loufoque *Mikki et le village miniature*, parue en mars chez POL, Mika Biermann conjugue ici le western traditionnel et le fantastique le plus débridé. Il joue des dimensions

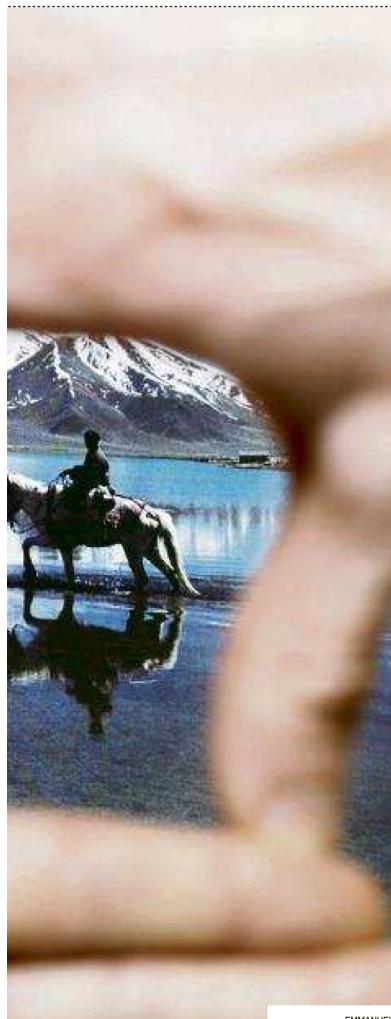
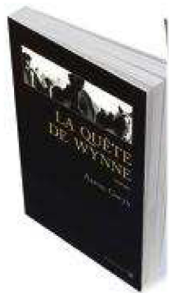
parallèles, des sauts dans le temps et des dédoublements de personnalité. Tel ce dialogue entre deux sosies portant le même nom, les mêmes vêtements et partageant les mêmes idées. (« Excuse ma question, l'ami, mais qui es-tu ? – Qui je suis, répond Conchi, ça, je n'en sais rien. Mais j'ai toujours voulu avoir une petite conversation avec moi-même. »). Absurde et réjouissant. M. S.

BOOMING, de Mika Biermann, Anarcharis, 144 p., 15 €.

La Quête de Wynne

(Wynne's War),
d'Aaron Gwynn,
traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par François Happe,
Gallmeister, 308 p., 22,90 €.

Après le front irakien, le ranger Russel est appelé en 2004 en Afghanistan, sur demande expresse du capitaine Wynne, à la tête d'une unité d'élite stationnant au cœur des montagnes enneigées. Lui sera capable de dresser quinze chevaux sauvages, qui serviront à mener une expédition en territoire ennemi. Laquelle ? Le mystère plane, et Wynne semble jouer double jeu. Que l'auteur ait grandi dans un ranch n'est pas anodin. Autant que sa capacité à brasser les sentiments les plus extrêmes dans ce récit de guerre, remarquable est sa description du monde sauvage.



EMMANUEL
PIERROT/AGENCE VU

Il y a, disons, des méchants et des moins méchants.

Le héros soviétique d'*Hiver rouge*, lui, possède bien un code éthique. Il ne tue que pour défendre sa propre vie, non par plaisir. Mais il y a encore deux mois, il

**L'épopée est en marche.
L'épreuve que les héros
traverseront les marquera
à jamais tant ils auront frôlé
ou vu la mort en face**

menait la même politique que son ennemi, responsable de l'assassinat de ses voisins et de la récente capture de sa famille : expéditions punitives dans des villages, traques et mises à mort des déserteurs, exécutions ou déportation des opposants... « Les paysans étaient visés aussi souvent que les autres, et certaines

unités consommaient drogue et alcool à outrance avant leurs descentes, tandis que d'autres bombardaient des villes jusqu'à les réduire en poussière. » Le héros de la Révolution d'octobre, décoré de l'ordre du Drapeau rouge, y a cru par idéologie, quand ses poursuivants sont exclusivement mus par le sadisme. Il ne tient pas là une excuse, il le sait. Tardifs sont sa culpabilité et le regret d'avoir délaissé sa femme et ses fils pour l'Armée rouge. Après les rêves d'égalité, le retrait du monde forme son seul horizon. Dans l'ermitage résidera le bonheur s'il parvient à sauver sa famille. La communauté des hommes est une cause perdue. Nicolai a beau être soviétique, il ressemble trait pour trait à un trappeur de l'Alaska. Il lit les traces des animaux et des soldats dans la neige. Il se nourrit de ce qui l'entoure. Il défend ses maigres biens. Il cherche un refuge dans le blizzard. A pied, il est plus vulnérable qu'à cheval.

Même chose pour l'équipée sauvage de *La Quête de Wynne* : combats rapprochés, bivouacs à la belle étoile, éclaireurs envoyés en reconnaissance, médecine d'urgence sans anesthésie... Ex-gestionnaire de fonds d'investissement avant le 11-Septembre, le capitaine Wynne est le « meilleur des officiers » et « le meilleur des hommes », confie un compagnon d'armes. Or le voilà capable de tuer froidement un prisonnier désarmé.

Avec leur mise en scène de l'ambiguïté morale, que sont *La Quête de Wynne*, *Hiver rouge*, ainsi que *Le Pape*, *le Kid* et *l'Iroquois* ? Des « post-westerns » ? Des « easterns » ? Des « surwesterns », pour reprendre le néologisme forgé par le critique de cinéma André Bazin, dans les années 1950, afin de désigner des films tels que *Le Train sifflera trois fois*, de Fred Zinnemann (1952), soit « un western qui aurait honte de n'être que lui-même [et qui] chercherait à justifier son existence par un intérêt supplémentaire d'ordre esthétique, sociologique, moral, psychologique, érotique » ? La terminologie revêt peu d'importance. Qu'importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse, celle que donne l'urgence de tourner les pages ou le tournis causé par les fusillades et les grandes cavalcades. Ce qui revient à dire que le genre, à travers ses métamorphoses, préserve ses acquis.

Et le fait est là, chaque saison, plus frappant : le western, qu'on disait éteint à la fin des années 1960, ne cesse de renaître de ses cendres grâce à une réinvention de la tradition (de Larry McMurtry aux Etats-Unis à Céline Minard en France). Qu'il ne traite plus de la conquête de l'Ouest ou de la guerre de Sécession est accessoire. Il suffit désormais qu'il rebatte les cartes de ses thèmes fondateurs : la civilisation contre la barbarie, la justice ou la violence, la vie autarcique à l'abri de toute corruption, la fraternité d'armes, etc. Et présente des personnages ayant connu une perte irrémédiable. Comme leurs lointains modèles, Russel, Wynne, Nicolai, l'Iroquois ont tous été dépossédés. De leurs idéaux, de leur jeunesse ou de leurs familles. Ces hommes-là – ces femmes, aussi, car elles ne sont jamais absentes (infirmière, paysanne, ex-prostituée, de quasi-archétypes) – vont mûrir. L'épopée est en marche. L'épreuve qu'ils traverseront les marquera à jamais tant ils auront frôlé ou vu la mort en face.

Ces récits d'aventures sont autant de romans d'apprentissage. Une fois à destination, il n'y aura peut-être pas de monde nouveau – autre législation, autre gouvernance – mais à coup sûr, un changement de vie. Le western ou l'humanité mise à nu. ■

La bande dessinée reste fidèle au Far West

NON, LE WESTERN en bande dessinée n'est pas mort. Il retrouve même une seconde jeunesse, après une longue traversée du désert, provoquée indirectement par un monument du 9^e art : *Blueberry*, du nom d'un lieutenant de l'armée américaine, devenu renégat malgré lui, personnage haut en couleur créé par le scénariste Jean-Michel Charlier et le dessinateur Jean Giraud. Lancée en 1963 dans l'hebdomadaire *Pilote*, la série a eu un tel impact pendant vingt-cinq ans qu'après la mort de Charlier (en 1989), et bien que Giraud ait continué seul la saga, le genre était tombé lentement en désuétude. Le vent tourne cependant depuis quelques années. Un western sentant moins la poudre qu'à l'époque de *Blueberry*, plus centré, du coup, sur les personnages et leur psychologie, émerge peu à peu. Non sans succès.

En témoigne l'accueil réservé à *Undertaker*, une série de Xavier Dorison (scénario) et Ralph Meyer (dessin), dont le personnage central est un croque-mort trimballant son corbillard selon les cadavres à enterrer. Publié début 2015, le premier tome a dépassé les espérances de la maison d'édition avec 60 000 exemplaires vendus : « Un score exceptionnel pour un lancement de série », se félicite Philippe Ostermann, le directeur général délégué de Dargaud. Un sticker pour le moins « vendeur » avait été collé, il est vrai, sur la couverture : « *Le plus grand western depuis Blueberry* ».

Difficultés graphiques

« *Le western et Blueberry, c'est un peu comme la guerre de 14-18 avec Tardi : le terrain a été si bien occupé pendant tant d'années que passer derrière n'est pas facile* », témoigne Xavier Dorison. Plutôt lecteur dans sa jeunesse de *Durango*, une série d'Yves Swolfs dans la veine des westerns spaghetti, le scénariste n'a toutefois pas plongé dans les mêmes affres que son partenaire dessinateur, Ralph Meyer : « *Lui a dû attendre très longtemps avant de se lancer dans un western, car il avait peur d'affronter les difficultés graphiques auxquelles s'était confronté avant lui Giraud, son maître*. » Le résultat comblera les amateurs d'anti-héros ténébreux et de trognes burinées par le vent du désert. Le tome II est attendu fin novembre.

Mais si le genre se porte mieux, il le doit aussi aux nouvelles directions prises par les rares auteurs ayant continué, en *lonesome cow-boys* d'arpenter ses territoires, avec l'idée que le western n'est pas qu'une affaire de duels au soleil. « *Pour un dessinateur, les paysages de l'Ouest constituent une forme d'épure naturelle où domine l'exaltation des sentiments*. La

cruauté et l'amour y sont sans limite, l'être humain y échappe à toute donnée temporelle », explique François Boucq, coauteur avec Alejandro Jodorowsky, depuis 2001, du *Bouncer* (Les Humanoïdes associés, puis Glénat), un western débridé (neuf tomes à ce jour) tant les pérégrinations d'un cow-boy manchot.

« *Comme c'est le cas dans d'autres genres, les pirates par exemple, le western répond à une codification simple et à une imagerie romantique qui s'avèrent bien utiles pour qui veut réaliser des récits intimes* », souligne de son côté Christophe Blain, le créateur de *Gus* (Dargaud), un western sentimental commencé en 2007. Attendu en 2016, le quatrième tome traitera beaucoup du thème de la paternité, un sujet cher à Blain ces temps-ci.

Sans doute est-il logique que le western continue d'inspirer la BD franco-belge. « *Il ne faut pas*

oublier que l'essentiel de l'univers graphique de ce genre a été conçu en Europe, et non aux Etats-Unis », indique l'un des scénaristes les plus en vogue du moment, Fabien Nury, un fan inconditionnel de western n'ayant encore jamais osé en écrire un.

Outre Giraud, de nombreux dessinateurs réalistes français, belges, suisses, espagnols et italiens ont en effet magnifié le genre : Jijé (*Jerry Spring*, créé en 1954), Hermann (*Comanche*, créé en 1969), Michel Blanc-Dumont (*Jonathan Cartland*, 1975-1995), Derib (*Buddy Longway*, créé en 1972), Hugo Pratt (*Sergent Kirk*, 1953-1959), Victor de la Fuente (*Mortimer*, 1973-1980...). Sans oublier la contribution de la bande dessinée humoristique au western, incarnée par un personnage qui fêtera en 2016 son 70^e anniversaire, droit dans ses bottes à éperons : un certain Lucky Luke. ■ FRÉDÉRIC POTET

LE MONDE diplomatique

Mai 2016

DU MONDE

Les chevaux de la nuit

La Quête de Wynne
d'Aaron Gwyn

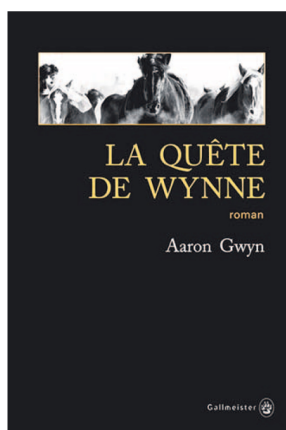
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par François Happe, Gallmeister, Paris, 2015,
312 pages, 22,90 euros.

P

ARMY les nombreux ouvrages qui ont pris pour thème la guerre en Afghanistan, ce roman réjouira aussi bien les amoureux de littérature américaine et de *nature writing* que tous ceux qui sont lassés des roides explications de la géopolitique.

En pleine guerre d'Irak, Elijah Russell, petit-fils d'un ranger dont il a hérité l'amour des chevaux et le sens de la loyauté, sauve in extremis un cheval lors de la bataille de Falloujah. La BBC a filmé l'incident, et, pour cet acte aussi brave qu'insensé, Russell se retrouve recruté par le mystérieux capitaine Wynne pour une mission en Afghanistan dont il ignore l'objet. Il va en fait dresser les chevaux destinés à l'unité de cavaliers que crée Wynne, responsable d'un commando de «bêrets verts». L'auteur dit s'être inspiré d'une initiative surprenante qui fut effectivement prise au début de la guerre, quand les forces spéciales américaines rejoignirent l'Alliance du Nord et poursuivirent l'ennemi sur des chevaux fournis par les Afghans.

Se développe alors un magnifique roman d'aventure, mené comme un western à l'ancienne. Russell dresse les quinze chevaux amenés par avion-cargo et se confronte à Wynne, qui n'est pas sans évoquer le Kurtz d'*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, transposé par Francis Ford Coppola dans *Apocalypse Now*. Sur fond de mission en territoire taliban s'épanouissent des instants de grâce,



l'affection entre l'homme et l'animal, les souvenirs de cet «*enfant de l'adversité*» qu'est Russell l'orphelin, tandis qu'ici ou là surgit la violence des hommes, comme le traitement infligé par les éclaireurs afghans à un taliban («*On lui avait expliqué ce qui arriverait s'il était capturé par les talibans, ce qu'ils appelaient "la manière afghane": castration ou éviscération, suivie d'une décapitation*»), ou le sort réservé par les soldats américains à un combattant

tchéchène. Sans concession dans sa description des atrocités commises de part et d'autre, rythmé par des dialogues savoureux dans la tradition du grand roman noir, «*La Guerre de Wynne*», pour revenir au titre original, met en scène la folie de l'homme et questionne le sens de la guerre, évoquant le film de Terrence Malick *La Ligne rouge*. «*Il avait entendu des gens parler du "brouillard de la guerre", la confusion du feu de l'action, mais ces gens semblaient ne pas comprendre qu'il y avait quelque chose au-delà de cette confusion, au-delà du gris : des circonstances où l'univers se réduisait à du noir et blanc, à un soit/soit, et où les équations que vous parveniez à résoudre étaient à somme nulle. Reconnaître ces circonstances, c'était cela le véritable défi, et Russell se dit que, pour le capitaine, de telles alternatives se résumaient à opter en faveur des principes ou en faveur des individus.*»

Imprégnée d'une nature aussi majestueuse qu'inhospitalière, l'écriture d'Aaron Gwyn, auteur originaire des plaines de l'Oklahoma et professeur de littérature en Caroline du Nord, porte clairement (et dignement) l'héritage de Cormac McCarthy, l'une des plus belles plumes américaines contemporaines; c'est d'ailleurs à l'auteur de *De si jolis chevaux* – cité en exergue –, de *La Route* et de *No Country for Old Men* (adapté au cinéma par les frères Coen) que Gwyn est volontiers comparé.

JÉRÔME DIAZ.



décembre 2015

La quête de Wynne

Aaron Gwyn

éd. Gallmeister, 22,90 €

Des hommes... Des chevaux... La guerre... La juxtaposition avec le synoptique du film « Cheval de guerre » de Spielberg s'arrête là. En effet, si les descriptions magnifiques, notamment de la nature et des paysages ou encore du dressage des chevaux, supportent aisément la comparaison, ici en revanche point de pathos exagéré.

Vous aimez les chevaux et les histoires d'hommes. Vous voulez du dépaysement et être tenu en haleine jusqu'à la fin, ce livre est pour vous. Laissez-vous emmener dans une aventure qui, de l'Irak à l'Afghanistan, vous conduira à la rencontre de combattants hors norme dans une mission tout aussi extraordinaire et dans un environnement majestueux, où ces chers équidés tiennent une place de premier choix.

Avec ce très beau roman d'action, à l'écriture parfaitement maîtrisée, Aaron Gwyn nous facilite la tâche puisqu'il est impossible de vous en dire plus sans risquer de déflorer le sujet.

Donc un seul mot d'ordre : Embarquez sans tarder !

